

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 6 OCTOBRE 1830.

NO. 64

FRANCE.

DÉTAILS SUR LE VOYAGE DE CHARLES X, ET DE SA FAMILLE.

Charles X et sa famille arrivèrent le 13 août à St.-Lo, et le 15 à Cherbourg. Les navires préparés pour leur départ avaient été magnifiquement décorés, et ils ont embarqué des provisions suffisantes pour un voyage de trois mois.

Le préfet de la Manche M. Destournel s'est rendu sur la limite du département pour présenter son hommage au roi, et solliciter la permission de l'accompagner dans son voyage, à quoi le roi a répondu : « Restez en France, monsieur le préfet, je ne suis plus roi, et je crains qu'il ne soit pas en mon pouvoir d'augmenter le petit nombre des personnes qui me suivent, Dieu seul sait où. » Ces paroles confirment les rapports antérieurs de l'incertitude du roi, quant au lieu qu'il choisirait pour sa résidence. L'entrée de Cherbourg a été interdite aux gardes du corps. Plusieurs généraux, environ 200 hommes, et l'artillerie (deux pièces seulement) ont abandonné le cortège à Argenton. Le général Balthazar a, dit-on, été chargé en se retirant, d'une mission spéciale, auprès du gouvernement.

Les frais de route ont été payés par les commissaires et si l'on en croit le dire des personnes de la suite, la famille royale est totalement dépourvue d'argent, deux millions de francs en or appartenant au duc d'Angoulême ayant été saisis le 2 sur la route de Rambouillet. Cependant parmi les caissons, on en remarque deux lourdement chargés, chacun trainé par huit chevaux, et l'on croit qu'il renferment de l'argenterie, de l'or, et des bijoux. Le roi, le dauphin, et le maréchal Marmont ont fait la plus grande partie du voyage à cheval, mais comme il a plu presque chaque jour, ils ont souvent été obligés de s'abriter dans la même voiture. Le roi portait l'uniforme bleu, un chapeau militaire, et des bottes de gendarmérie. Il n'avait aucune décoration. Il a paru se bien porter, quoiqu'il eut été indisposé deux ou trois fois, et de manière à ce qu'il ait été nécessaire de le saigner à plusieurs reprises. Deux ecclésiastiques, l'un d'eux évêque l'accompagnaient. Ils ont alternativement célébré la messe que le roi a entendue chaque jour dans son appartement, toute la famille y assistait. Le roi et la duchesse d'Angoulême ont communiqué tous les jours, le dauphin et la duchesse de Berry deux fois pendant le voyage. Le dauphin était vêtu de l'uniforme de la garde royale, sans épaulettes, ni décorations d'aucune espèce. La dauphine était costumée de la manière la plus simple. Le plus souvent en robe de couleur brune, un schall de Cashmere et un chapeau usé de paille d'Italie. Elle tenait constamment un mouchoir blanc dans sa main, et l'on a remarqué que sa figure et ses yeux étaient toujours enflammés. Mais la personne qui inspirait le plus d'intérêt, même à ceux qui détestent le roi, est la duchesse de Berry. Sur sa figure qui n'a jamais eu beaucoup de fraîcheur, on croyait voir la pâleur de la mort. Assise au milieu de ses enfants, elle semblait insensible à leurs caresses. De temps à autre seulement elle pressait leurs joues de ses lèvres, mais alors une rougeur brûlante colorait son visage, une larme tombait de ses yeux, qu'elle portait douloureusement sur ces malheureux enfants. Le jeune duc de Bordeaux et sa sœur ignorent leur situation. Ils tenaient leurs têtes en dehors de la voiture, saluant la multitude et lui envoyant des caresses, comme on les avait instruits à le faire dans les voyages des Tuileries à St.-Cloud.

Le roi et sa famille ont traversé Cherbourg sans se reposer, et se sont dirigés vers le grand port où les commissaires attendaient leur arrivée. Toute la population de Cherbourg s'est portée sur le passage du cortège. Partout a régné le silence le plus profond, pas un cri n'a été proféré qui eut pu ajouter à l'affliction de cette famille précipitée d'un rang si élevé. La pompe lugubre de sa marche, les derniers adieux d'une garde inutile, le silence de tant de spectateurs, tout a concouru à donner à cette cérémonie le caractère tragique d'une scène de théâtre. M. de Damas, M. Mesnard, M^{me} de Gontaut et le duc de Guiche sont descendus de la première voiture pour s'embarquer. Dans ce moment M^{me} de Gontaut, s'arrêtant devant le maréchal Maison, s'est écriée : « Ah ! Monsieur le maréchal, combien il est cruel de quitter la France ! » Ses yeux étaient remplis de larmes, et tout son maintien annonçait une douleur profonde.

La voiture royale suivait la première. Le Dauphin a pris la main du duc de Bordeaux, et a donné le bras à la Dauphine, dont les traits paraissaient étonnamment altérés. La contenance de Charles X annonçait l'accablement, ses yeux étaient fatigués, mais sa physionomie était calme. L'expression du désespoir de la Duchesse de Berry est impossible à décrire ; après être restée quelques instans sans mouvement à l'entrée du pont, elle a pressé avec force les mains d'un vieil officier de sa maison, et s'est précipitée dans le paquebot.

Au nombre des personnages qui ont accompagné l'ex-roi, se trouvaient le duc de Raguse, le duc Armand de Polignac, le duc de Guiche, Madame de Bouillé et quelques officiers de sa maison ; en tout, soixante individus. Le général Talon, qui pendant la route, avait été chargé de préparer les logements, est parti pour Paris, aussitôt après l'embarquement.

La famille Royale a mis à la voile à deux heures précises. Le pilote qui a mis les bâtimens dehors rapporte qu'au moment où elle s'éloignait des côtes de France, elle s'est abandonnée au chagrin le plus expressif. Le roi seul a montré de la résignation. Les deux paquebots sous les ordres du capit. D'Urville ont fait route pour la rade de Portsmouth, dans l'intention de mouiller à Spithead. Ils y sont arrivés le 17 à deux heures, sous l'escorte d'une frégate et d'une corvette françaises, les premiers portant le pavillon américain et les bâtimens de guerre avec le pavillon national. Aucun des ministres n'a, dit-on, accompagné la famille royale. Il n'a été permis qu'aux officiers de la marine et aux officiers de terre de se rendre à bord. Le lieutenant-général sir John Campbell s'est rendu à bord avec son état-major. La *Seine*, frégate française, ayant à bord deux officiers supérieurs, mouillée à portée de fusil du *Charles Carroll*, et le *Rodeur* (corvette) faisaient la garde sous le beaupré du *Great-Britain*.

La Dauphine, la duchesse de Berry et ses enfans ont été débarqués et se sont proménés dans l'île sans recherche soit dans leur mise, soit dans leurs équipages, ou dans leur suite. Elles excitaient beaucoup moins la curiosité qu'on ne devait s'y attendre. Les causes de la chute de cette famille paraissent avoir fait évanouir tout l'intérêt qu'elle aurait inspiré dans d'autres circonstances. Le marquis de Choiseul, et le comte Bourlet ont aussi débarqué, et sont partis pour Londres, afin de conférer avec les ministres de S. M. B. et d'obtenir que Charles X fut reçu comme roi ; mais cette demande ayant été refusée, le monarque exilé a consenti à recevoir l'hospitalité comme simple individu. Le maréchal Marmont, duc de Raguse, est parti pour Londres aussitôt après son débarquement. Le roi est débarqué le 23, et, accompagné de sa famille, il s'est rendu à bord du bateau à vapeur *Commerce* un peu avant huit heures. Il est arrivé à Poole à 3 heures du matin, et est monté en voiture aussitôt, avec le duc de Bordeaux et la duchesse d'Angoulême, pour se rendre à *Lulworth Castle*.

PARIS, 16 août.

M. le ministre Molé a remplacé MM. Tamissier et Lavallette qui composaient le cabinet particulier de M. de Polignac par MM. Bresson, avantageusement connu par dix années de services dans la légation des États-Unis, et par une mission conduite avec habileté dans les républiques de l'Amérique du sud, Emanuel Grouchy, qui s'est distingué dans plusieurs ambassades, et Maximilien de Bazancourt.

Les changements suivans ont été faits dans les bureaux des affaires étrangères ; M. de Bois le Comte est remplacé par M. Serrurier qui avait été déplacé pour avoir arboré le drapeau tricolore pendant les cent jours, le vicomte de Flavigny par M. de Cintral, vieux serviteur dans les bureaux, et M. de Circourt, par M. Leclerc.

Parmi les généraux qui se sont présentés pour faire leur cour au roi, nous avons remarqué, dit la *France nouvelle*, avec une surprise que nos lecteurs partageront, MM. Bordesoult, Donnadieu, et d'autres favoris de Charles X.

Le conseil municipal de Paris s'est assemblé pour délibérer sur l'érection d'un monument à la mémoire des héros des derniers événemens. Il a été résolu d'abord de consacrer une somme de 300,000 frs. à élever des mausolées dans les trois cimetières de Paris ; mais le conseil, adoptant l'opinion de M. Parquin, l'un de ses membres, considérant l'avantage de la situation, la beauté de l'édifice, et la convenance de rassembler dans un même lieu leurs restes sacrés, a décidé qu'on les réunirait dans le temple déjà élevé dans la rue de Richelieu, en face de la bibliothèque.

Des lettres de Berlin annoncent que la formation du camp de manœuvres pour l'automne a été contremandée, dans le double but de ne pas causer le moindre soupçon à la France, et de ne pas dégarnir les forteresses des garnisons nécessaires.

Une opposition formidable se forme dans la chambre des députés contre l'ordre de choses actuel. La *Courrier Français* et le *Journal de Paris* soutiendront le parti républicain ; la *Gazette de France* et la *Quotidienne*, le duc de Bordeaux.

Des lettres de Naples du 5 annoncent l'arrivée du roi et de la reine, partis en dernier lieu du port de Gènes. Les journaux avaient annoncé la mort du roi il y a trois semaines comme un fait certain. Le souverain actuel du royaume de Naples est oncle de la duchesse de Berry, et frère de la reine de France, épouse de Philippe I^{er} roi des Français.

— Les propriétaires de machines à vapeur, et généralement ceux qui possèdent quelque moyen mécanique d'abréger le travail, ont depuis quelques jours éprouvé de vives alarmes au sujet de leurs propriétés. Les premiers actes de violence sont venus d'une classe d'individus que d'après leur profession on devrait supposer mieux instruits que d'autres artisans des conséquences de toute attaque contre la propriété particulière ; les ouvriers imprimeurs et ceux qui travaillent à la presse, se sont irrités de l'usage qu'on fait aujourd'hui à Paris comme à Londres de ces belles machines si utiles dans tous les tems, et surtout dans les cas extraordinaires pour l'expédition rapide des journaux. Plusieurs de ces machines ont été endommagées, et quelques-unes, je crois, entièrement détruites. Le même esprit qui a produit ces désordres s'est communiqué naturellement à d'autres classes d'ouvriers, qui se sont assemblés en grand nombre pour délibérer sur les meilleurs moyens d'atteindre le but qu'ils se proposent.

(Correspondance particulière du *Times*.)

— Afin de relever le commerce de Paris des embarras momentanés qu'il éprouve, le conseil général de la Banque de France a résolu en séance spéciale que, déviant de ses statuts dans cette circonstance particulière, elle escompterait pendant un mois, du jour de sa délibération, les lettres de change qui ne seraient pas revêtues du timbre.

— Les journaux de St-Petersbourg publient de longs détails sur les bals, les fêtes, les revues militaires et évolutions navales qui ont eu lieu à l'occasion de la visite du prince royal de Suède dans cette capitale.

— L'inscription récemment placée en face du Panthéon, *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante*, a été renversée dans la nuit de samedi. Elle a été rétablie le jour suivant et un factionnaire a été placé sur les lieux, à la grande satisfaction du public.

— Il est dit dans une lettre de Munich en date du 9 : « Sur les places publiques la valeur et la modération des Français est élevée aux nues. Si la Sainte-Alliance existait encore et s'avisait de prêcher une croisade pour soutenir la cause des Bourbons, elle ne trouverait pas un seul soldat qui voulut lui prêter son aide. »

Le maréchal Marmont, qui réside à *Jaumay's Hotel, Leicester Fields*, ayant été reconnu au moment où il montait en voiture, pour se rendre au théâtre de Haymarket, a été hué et sifflé sur son passage, et jusqu'à son entrée dans la salle.

— D'après un article du *Courrier Français*, il faudrait supposer qu'il existe une très-grande mésintelligence dans le ministère français. La différence d'opinion, si l'on doit s'en rapporter à ce journal, est tellement sérieuse, que l'administration est sur le point d'être dissoute. On se rappellera que le *Courrier Français* est un des journaux qui trouvent que la révolution a été incomplète. Cependant des bruits de cette nature peuvent avoir agi sur la fluctuation des fonds publics, ou en être une des causes véritables.

ESPAGNE.

MADRID, 14 août.

Je ne doute pas qu'on n'ait représenté Madrid comme une ville où règne la plus excessive exaltation ; mais le plus grand nombre des faussetés qui circulent sous la rubrique de Madrid, doivent leur origine à l'intrigue ou à l'intérêt personnel. Il est positif que les événemens de Paris ont causé moins de sensation qu'on ne devait s'y attendre. La tranquillité publique n'a point été troublée, aucun désordre n'a eu lieu, et jusqu'ici il n'en est résulté aucun changement en Espagne. Le gouvernement s'est borné aux mesures de prudence que les circonstances rendaient nécessaires. Ces mesures ont eu pour objet de prohiber la circulation des journaux français les plus violens. En conséquence, le nombre des *res guardos* (inspecteurs des douanes) a été augmenté sur les frontières et dans les ports. On a procédé à l'armement de la milice, et le roi a nommé quatre conseillers d'état qui siégeront dans son conseil des ministres. Trois d'entre eux sont des hommes également respectables pour leurs opinions. Le général Castanos, l'archevêque de Tolède, le comte de Venadito ; le quatrième n'est pas connu. L'intendant de police qui était l'un des chefs de la faction apostolique a été congédié ; il a été remplacé par M. Marcelino de la Torre dont on apprécie aussi les principes politiques.

Les amis de l'ordre, et de la prospérité du pays, espèrent que le roi prendra exemple sur les événemens de Paris. Déjà, le parti apostolique n'ose plus se montrer, depuis que son appui principal, Paris, ne lui est plus d'aucun secours. Il

est donc probable qu'il n'essayera plus à l'avenir de déconcerter comme par le passé les mesures du gouvernement.

Ne croyez point aux vœux d'absolutisme qu'on attribue au gouvernement espagnol. L'Europe et vous même, jugez mal de la disposition réelle du pays. L'ignorance où l'on est de ses lois et des mœurs de la nation, est une source des calculs les plus erronés à son égard. Débarrassons nous du parti apostolique, et nous serons heureux. Une portion de ses immenses propriétés est nécessaire aux besoins de l'état, d'abord pour l'avantage des finances, et en second lieu afin de les priver des moyens qui leur ont permis d'exercer une funeste influence. La civilisation du pays est loin d'être en rapport avec la vôtre. L'établissement d'un gouvernement représentatif reculerait aujourd'hui l'Espagne d'un demi siècle. L'éducation de tout un peuple n'est pas l'affaire d'un jour. Elle doit être opérée graduellement ; sans quoi le mouvement rétrograde aurait des conséquences incalculables. Qu'on se rappelle ce qui est arrivé en 1820 et 1823, en Espagne.

VITTORIA, 14 août.

La nouvelle des événements de Paris a été reçue avec les démonstrations de la joie la plus extravagante. Ils sont le sujet de toutes les conversations, et l'on s'irrite de l'indolence espagnole lorsqu'on la compare à l'héroïsme parisien. Les habitants vont même jusqu'à éclater en reproches contre la rapacité du gouvernement et l'oppression ministérielle. La vue d'une épée à Vittoria suffirait pour soulever toute la population. Il ne lui manque qu'un chef pour la diriger.

PORTUGAL.

LISBONNE, 7 août.

(Extrait d'une lettre particulière.)

Nous avons reçu par le dernier paquebot de Londres, des informations importantes au sujet de la mission confiée par l'empereur Don Pedro au marquis de St. Amaro. On doit présumer, d'après la manière dont le consul général Mackenzie s'exprime sur cette mission, que le gouvernement anglais approuve les bases d'arrangement ci-après, entre les deux frères.

1° Don Miguel serait reconnu par son frère souverain du Portugal.

2° Le Portugal prendrait l'engagement de rembourser l'emprunt de 20 millions de crusades effectué à Londres par le roi Jean VI en 1824, dont le Brésil était devenu responsable par le traité qui a consacré son indépendance. Le Portugal remboursera encore les dépenses de l'établissement et du maintien de la garnison de Terceira, et celles des réfugiés portugais.

3° Le mariage entre dona Maria et don Miguel sera conclu, aussitôt que don Miguel aura accordé une amnistie générale, et des indemnités, à tous les portugais qui se sont joints au parti constitutionnel.

NAPLES.

NAPLES, 3 août.

L'arrivée du dey d'Alger a causé dans cette ville la plus grande surprise. La frégate française ayant déjà fait quarantaine à Mahon, n'a été détenue que trois jours dans la Baie. Aujourd'hui à dix heures le dey a été porté à terre dans une des embarcations de la frégate ; des milliers de curieux l'attendaient sur le rivage. Ce spectacle a réellement été plus imposant que l'entrée deux jours avant du roi et de la reine dans leur capitale.

Le dey était accompagné de son ministre, de deux des officiers principaux de la frégate, et d'un interprète. Ils se sont rendus en voiture à l'hôtel de l'ambassadeur français, et de là chez le consul de la même nation. On a meublé un hôtel pour le dey, qui y résidera, jusqu'à ce qu'il ait fait l'acquisition d'un palais. Le dey est un homme de moyenne taille, à longue barbe grise, bien fait, d'humeur agréable, et âgé d'environ 50 ans. Il est richement vêtu, mais pas d'une manière remarquable. La poignée de son sabre est enrichie de diamants, et son turban est orné de brillants magnifiques. Il paraît joyeux d'avoir échappé aux dangers qui menaçaient sa régence. Sa suite est composée de 109 personnes et dans le nombre de quatre femmes légitimes, et de ses concubines dont personne encore n'a pu reconnaître les traits. Le capitaine et les officiers de la frégate n'en ont pas eu l'occasion une seule fois pendant le voyage. Elles sont renfermées dans un appartement, et un voile épais les dérobe aux regards des curieux. Elles seront mises à terre dans la soirée.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Souscription au profit des blessés.

(Les listes seront fermées le 8 octobre.)

MM. A. R. T. \$5, John Tonnelé 20, inconnu 5, Alb. Favancourt 5, J. E. Chatard 5, Mathurin A. Ramée 1, John Richaud 10, R. Saazade 2, Total \$ 53 00

Première liste, 973 00

Deuxième liste, 679 00

Troisième liste, 286 75

Total..... \$1,991 75

Un Napoléon d'or de 20 francs.

A. MAI, les Éditeurs du Courrier des États-Unis.

Messieurs,

Je trouve dans ma bourse un Napoléon d'or que j'avais conservé comme souvenir de cette belle France, qui vient de se mettre avec autant de modestie que de noblesse à la tête de l'Europe, si long-temps avilie par un bas esclavage.

En regardant l'effigie du grand homme frappée sur la pièce, l'idée m'est venue que je ne pouvais en faire un plus bel usage que de l'ajouter à la somme que vous alliez envoyer aux parents de ces braves Parisiens, morts pour la cause sainte de la liberté. Au moins, me suis-je dit, son ombre indignée sera consolée, lorsqu'elle verra que son effigie a suggéré l'idée de faire du bien à une partie du grand peuple qu'il a tant chéri.

Veuillez, Messieurs, agréer les sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur,

D. H. MAHAN,

Lieutenant au corps du génie américain.

A l'Ecole Militaire, West Point, ce 1er octobre 1830.

Des lettres particulières, reçues par des personnes ordinairement bien informées, annoncent que des généraux constitutionnels espagnols se sont réunis en France pour aviser aux moyens de révolutionner l'Espagne. Le général Mina doit agir en Navarre, le général Milans en Catalogne, le général Torijo en Andalousie, et le général Quiroga en Galice. On ajoute qu'ils ont le projet de réunir l'Espagne au Portugal et d'en offrir le trône constitutionnel à don Pedro, aujourd'hui empereur du Brésil. Nous ne savons quel degré de confiance on doit accorder à tous ces bruits, mais il nous semble que ce plan qui serait très-beau en géographie rencontrerait bien des obstacles dans son exécution. Nous admettons que la nation espagnole renverse la dynastie actuelle et que les Portugais se délivrent de don Miguel, les plus grandes difficultés seront-elles vaincues alors pour arriver au résultat qu'on se propose ? Il est douteux que l'éloignement des Portugais pour les Espagnols leur permette de consentir à ne former avec eux qu'une seule nation et à voir leur pays devenir une province de ce nouveau royaume dont la capitale serait probablement Madrid. D'un autre côté on ne peut croire que les Espagnols recevraient avec plaisir un roi qu'ils regarderaient comme Portugais. L'Angleterre ensuite pourrait-elle consentir à un changement qui lui enlèverait l'immense influence qu'elle exerce en Portugal ; enfin l'empereur don Pedro voudrait-il quitter Rio-Janeiro où il est aimé, respecté et sûr de se maintenir, pour occuper un trône dont la conservation serait très-douteuse ?

Ces obstacles nous semblent bien difficiles à surmonter et nous ne pouvons croire encore à ces nouvelles quoiqu'elles viennent d'une excellente source.

SUR L'ITALIE.

[TROISIÈME ARTICLE.]

Les Italiens avaient appris avec une joie inexprimable le retour de Napoléon d'Egypte, et son élévation au titre de premier consul de la république française dont il dirigeait les destins. On ne doutait pas qu'il ne revint en Italie pour conquérir de nouveau le beau titre de libérateur. Il fallait, il est vrai, de nouveaux prodiges, mais on attendait tout d'un génie pour lequel le mot impossible avait cessé d'exister. Tout-à-coup les gouverneurs autrichiens des différentes villes d'Italie reçoivent des courriers extraordinaires de l'armée, et ils ordonnent que dans toutes les cathédrales il soit chanté des *Te Deum* solennels, en actions de grâces d'une victoire éclatante remportée sur les Français par l'armée de S. M. I. R. A. Qui se serait douté alors que cette victoire pour laquelle ils croyaient devoir remercier le Tout-Puissant était celle de Marengo ? Au moment de la solennité, d'autres nouvelles postérieures arrivent, et l'on apprend que le résultat du triomphe qu'ils croyaient célébrer, est la perte de toute la haute Italie jusqu'à l'Adige, la forteresse de Mantoue comprise. Le Ciel n'y perd rien ; au lieu d'être remercié par quelques milliers d'Autrichiens, il reçoit les actions de grâces de plusieurs millions d'Italiens. Un armistice eut lieu ; il fut suivi de la paix, par laquelle l'Autriche reconnut la république cisalpine, ayant l'Adige pour limite de son côté.

Napoléon réunit à Lyon dans des comices les notables de cette nouvelle république, pour en former les statuts. Pour qu'on ne put douter que sa pensée était qu'il ne se contenterait pas des limites de l'Adige, mais qu'il les étendrait jusqu'aux Alpes juliennes, il appelle pour assister à ces comices les Vénitiens Cornaro et Zenobrio qui s'étaient réfugiés à Paris pour se soustraire aux persécutions des Autrichiens qui, restés maîtres de Venise, furent alarmés avec raison de cette mesure. Il en donna pour raison que ces familles possédaient des propriétés considérables dans la Cisalpine, et non content de laisser voir ce premier indice de ses intentions futures, il voulut que le nom de république cisalpine fut remplacé par celui de république italienne, et qu'on commençât à dater de l'an premier.

On ne peut se figurer les transports d'allégresse des Italiens, en apprenant ces nouvelles. Ceux qui gémissaient sous le joug autrichien voyaient que le moment de briser leurs chaînes n'était pas éloigné ; ils ne pouvaient douter que l'intention de Napoléon ne fût de faire une seule république de toute l'Italie ; et, se fiant à la puissance de son génie, ils répétaient : *Qu'il le veuille, et cela s'accomplira.*

On dressa à Lyon, les statuts de la nouvelle république italienne. Napoléon en fut nommé président, et le citoyen Melzi d'Eril, vice-président. La ville de Milan fut choisie pour en être la capitale. Alors un corps législatif italien commença à discuter et à créer des lois propres au pays ; une armée s'organisa ; un drapeau, appartenant à l'Italie, se déploya à la

tête de ses régiments, et un pavillon national flotta sur ses vaisseaux. L'Italie exista, et fut reconnue et respectée au dehors.

En 1804, Napoléon fut nommé, par la volonté du peuple, Empereur des Français, et, au printemps de l'année 1805, il posa sur sa tête l'ancienne couronne de fer des rois Lombards, comme roi d'Italie. « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche » en était l'ancienne devise : « Nous te l'avons donnée, gare à qui la touche », s'écrièrent les Italiens. Ils ont tenu leur parole : Napoléon n'était plus empereur des Français que les Italiens se battaient encore pour défendre les droits de leur roi d'Italie.

Si d'un côté ce changement de république en royaume ne satisfaisait pas tous les Italiens, d'un autre ils y voyaient un motif de joie, dans l'espoir qu'il serait la cause d'une guerre avec l'Autriche et qu'ils y trouveraient le prétexte et les moyens d'affranchir de son joug le pays tout entier. En effet, dans l'automne de la même année (1805) la guerre recommença, et le maréchal Massena prit le commandement de l'armée d'Italie. Le prince Eugène, vice-roi, fils de l'impératrice Joséphine, et adopté par Napoléon qui n'avait pas d'enfants, en commandait la réserve. Napoléon se mit à la tête de l'armée d'Allemagne. Cette campagne fut comme les précédentes une suite de triomphes ; elle fut terminée par la paix de Tilsitt, et le royaume d'Italie s'étendit jusqu'aux Alpes juliennes. Le prince Eugène épousa dans ce tems la princesse Amélie-Auguste, fille aînée du roi de Bavière. A son arrivée tout le monde fut frappé de sa beauté, mais dans la suite, lorsqu'on put apprécier ses grâces, son amabilité, sa douceur, sa bonté, et toutes les rares vertus qu'elle possédait, elle devint l'idole des Italiens. On n'en pourrait trouver un seul qui, l'ayant connue personnellement, ne fût prêt à sacrifier sa propre existence pour assurer son bonheur. Les Italiens en conservent toujours les plus chers souvenirs, et dans les pays les plus éloignés, dans un autre hémisphère, leurs larmes coulèrent en même tems que celles qu'elle répandit sur la tombe d'un époux qu'une mort prématurée lui avait ravi. Tous adressaient au Ciel les vœux les plus ardens pour que le bonheur de ses enfants put adoucir l'amertume de la perte irréparable qu'elle venait de faire.

(A continuer.)

Le bateau à vapeur *Ohio* capitaine Martin Bartholomew, est parti de New-York, jeudi à 5 heures du matin, et est arrivé à Albany le même jour à 2 heures 58 minutes, après avoir débarqué plusieurs fois des passagers sur sa route. Il a donc parcouru une distance de 145 milles, en neuf heures et cinquante-huit minutes, ce qui est sans exemple jusqu'à ce jour.

LITTÉRATURE.

CHANTS ORIENTAUX SUR LES DEUX EXPÉDITIONS DE SAINT LOUIS EN AFRIQUE.

Un des derniers numéros de la *Gazette Littéraire* contenait la traduction d'un chant de guerre africain que le dey d'Alger aurait fait répandre parmi ses soldats, pour exciter leur courage dans la lutte qu'il se préparait à soutenir contre la France. Après avoir lu avec attention l'*Agâ Djerib*, nous nous serions trouvés très-disposés à ne donner que des éloges à l'habile traducteur, si nous n'avions pas eu les plus fortes raisons de douter de l'authenticité même de cette publication. En effet, malgré le désordre qui semble régner dans les idées, il est aisé de voir que tout y révèle une création européenne. Il y a trop d'art dans la composition, trop de pureté classique dans le langage : ce n'est pas ainsi qu'écrit un poète arabe, et surtout un poète algérien. Voici quelques précieux fragments conservés jusqu'à nos jours des chants populaires que les croisades inspirèrent à l'Orient. Ils se rapportent aux deux expéditions de saint Louis en Afrique. C'était alors une des grandes époques de l'islamisme ; rien cependant n'y fait soupçonner la moindre ressemblance avec l'hymne tout pindarique qu'on veut attribuer aujourd'hui au Tyrtée mauritanien.

P. M.

I.

Louis IX ayant été fait prisonnier à la funeste bataille de Mansoura, son manteau royal tomba entre les mains des Musulmans. Le sultan victorieux (Touran-Schah) adressa une lettre au vice-roi de Damas pour l'informer de son triomphe. Cette lettre lui fut envoyée avec le manteau de saint Louis. Il était d'écarlate, disent les historiens arabes, et fourré d'hermine. Le vice-roi revêtit le manteau, et on composa à cette occasion les vers suivants :

« Chose étrange ! l'habit du roi de France, qui désirait ardemment de se trouver sur les épaules du prince des émirs (le sultan),

« Était blanc comme du papier, et nos épées l'ont teint couleur de sang.

« Notre prince a triomphé de tous les obstacles ; par lui ses esclaves sont habillés des dépouilles des rois. »

II.

Touran-Schah ayant été assassiné par ses soldats, Louis IX recouvra la liberté. Ce prince restitua Damiette aux Musulmans, et revint dans ses états. Son départ causa une joie universelle. Un poète se chargea de l'exprimer dans une petite pièce qu'il était censé remettre à un de ses amis, afin qu'il la portât au roi de France. La voici :

« Quand tu verras le Français, dis-lui ces paroles d'un ami à notre :

« Puisses-tu recevoir de Dieu la récompense qui t'est due, pour avoir causé la mort de tant de serviteurs du Messie ! »

- « Tu venais en Egypte ; tu en convoitais les richesses ; tu croyais, insensé, que ses forces se réduiraient en fumée.
- « Vois maintenant ton armée, vois comme ton imprudente conduite l'a précipitée dans le sein du tombeau !
- « Cinquante mille hommes ! et pas un qui ne soit tué, prisonnier ou criblé de blessures !
- « Puisse le Seigneur t'inspirer souvent de pareilles idées ! Peut-être Jésus veut-il se débarrasser de vous.
- « Peut-être le pape est-il bien aise de ce désastre ; car souvent un prétendu ami donne des conseils perfides.
- « En ce cas, prenez-le pour votre devin ; faites comme s'il méritait encore plus de confiance que Schakk et Satih.*
- « Et si le roi était tenté de venir venger sa défaite ; si quelque motif le ramenait en ces lieux,
- « Dis-lui qu'on lui réserve la maison du fils de Lokman ; qu'il y trouvera encore et ses chaînes et l'eunuque Sabih.†

III.

On sait que Louis IX entreprit une seconde croisade ; il dirigea ses armes contre Tunis. L'historien Gemal-Eddin attribue cette résolution du roi de France à la crainte d'éprouver en Egypte le même sort qu'auparavant. Mais ensuite il fait mention lui-même d'un motif beaucoup plus vraisemblable, c'est qu'une fois maître de Tunis, le roi voulait attaquer l'Egypte par terre et par mer.

Quoi qu'il en soit, la seconde croisade de ce prince fut plus funeste encore que la première. Une grande partie de son armée périt de soif et de maladies ; lui-même il succomba avec l'un de ses fils. Ainsi fut malheureusement accomplie cette prédiction qui circulait alors parmi les habitants de Tunis :

« O Français ! Tunis est la sœur du Caire : attends-toi à un sort semblable.

« Tu y trouveras une maison du fils de Lokman, qui te servira de tombeau, et l'eunuque Sabih fera place aux anges Monkir et Nakir.‡

* Schakk et Satih sont les noms de deux fameux devins arabes.
† La maison du fils de Lokman est celle où Louis IX avait été retenu prisonnier à Mansourah. On la montre encore aujourd'hui ; c'est un grand édifice situé sur une petite place en face du Nil. Saint Louis fut renfermé au rez-de-chaussée, dans un appartement obscur, d'environ vingt pieds carrés (V. le Voyage de M. Riffaud).
‡ L'eunuque Sabih était chargé de surveiller le roi dans sa prison.
§ Anges qui, selon les Musulmans, reçoivent les âmes des hommes au moment de leur mort.

N. B. Nous avons tiré les divers fragments ci-dessus, monuments précieux du patriotisme musulman au moyen âge, de l'excellent ouvrage d'un de nos savans collaborateurs (M. Reinaud), intitulé : *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades*. C'est un complément indispensable de la belle *Histoire des croisades* que nous devons à M. Michaud.

LITTÉRATURE TURQUE.

Un des événements les plus remarquables de cette époque est assurément la publication faite à Constantinople des *Fetras* de Abdur-Rahim, qui fournissent d'amples matériaux pour l'étude de la législation musulmane, et de la vie sociale en Turquie. La première presse fut établie à Constantinople par des Juifs, pour l'impression de leurs livres de prières en hébreu. Des Grecs et des Arméniens suivirent cet exemple, et les Turcs les imitèrent enfin, pour la première fois, en 1720. Lorsque Mehemed-Effendi fut envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur, son fils Sahid, qui l'accompagnait, s'occupa beaucoup des arts, des manufactures, et particulièrement de l'imprimerie. A son retour, après une absence de sept ans, il supplia le sultan de lui permettre d'établir une imprimerie, dont la direction fut confiée à Ibrahim-Effendi, renégat hongrois, qui s'en occupa avec beaucoup de zèle. Peu à peu sortirent de ces presses, des dictionnaires, des grammaires, des relations de voyages, et même des ouvrages historiques, particulièrement un livre sur l'Amérique, où, en dépit des défenses du Coran, il se trouvait des images. On sait quelle protection Selim accorda à la presse ; mais ce qu'on ignore, c'est que le grand-seigneur actuel a trouvé nécessaire de se servir de la presse pour justifier ses mesures contre les janissaires et ses réformes, et qu'il a publié un ouvrage écrit de sa main, sous le titre de : *Motifs de la victoire*. Il est fort probable que l'exemple du grand-seigneur fera naître quelques autres écrits politiques, et que la presse périodique ne tardera pas à s'établir en Turquie, comme elle s'est déjà établie à Alexandrie et au Caire.

MÉLANGES.

L'ÉLÈVE DE L'ÉCOLE.

C'est encore une idée de Napoléon que l'Ecole Polytechnique. Convaincu que le courage n'était pas rare en France, il comprit que, sans les hautes théories de la guerre, ce courage ne produirait jamais que d'intrepides soldats ; mais peu d'habiles officiers, de grands généraux. Voulant former un siècle tout militaire comme lui, il prit la jeunesse française dans nos écoles, et avant de la combler sur l'affût d'un canon, il la façonna aux études sévères des mathématiques, il régularisa la bravoure, et soumit la victoire à l'infailibilité du calcul. On sait quel immense résultat il obtint. Le grand Frédéric l'avait devancé dans cet art, qui n'était qu'un instinct chez les Condé, les Turenne et les Marlborough ; mais il le surpassa, et c'est là le génie : exceller dans un art dont on n'est pas le créateur.

Elle a déjà ses traditions et son histoire, cette brillante école. Là, en quelques heures, elle a jeté un pont sur un torrent large et rapide ; quarante mille hommes, chevaux qui hennissent, canons qui s'avancent la queue ouverte, moutons pesants, chariots de blessés, drapeaux, population entière des camps, tout est passé sur cette arche magique. Là, elle a dessiné une ligne souterraine qui a pris une ville dans ses plis de feu, et a bondi avec elle. Et puis des redoutes, des forts, tout un système d'attaque improvisée dans une nuit ; des chemins commodes et soutenus, ouverts dans des voies inaccessibles, où marchent les canons, et où ne se cabrent pas les chevaux. Et tant d'autres merveilles qui sont la poésie de la guerre ;

véritables épopées écrites avec le compas et colorées avec la poudre.

Et ce jour là, il était pâle de veilles et de réflexions ; le plan de la bataille de Wagram était déroulé sur sa table, lorsque des décharges suivies l'arrachèrent à ses méditations. C'est un peuple qu'on écrase dans ses foyers, qu'on tue aux fenêtres, sur les places publiques ; un peuple qui n'a pour sa défense que les tuiles de ses toits, le pavé de ses rues ! On l'extermine parce qu'il veut sa liberté, parce qu'il l'a conquise.

Il a déjà revêtu son habit sans faste, attaché son épée encore blanche des combats. Où va-t-il ? se battre ; contre qui ? contre les ennemis du peuple. Et le peuple obéit à son commandement, à ses ordres comme s'il avait des moustaches noires, une croix rouge à sa boutonnière, le visage dévasté de mitraille : et le peuple lui obéit.

Voyez-vous comme il va au Louvre où l'on tue, aux Tuileries où l'on tue ; des boulevards où il y a la garde du roi aux casernes des gendarmes, victimes de prédilection. C'est à pleurer d'admiration que d'entendre sa voix d'enfant jeter son commandement de mort à ces hommes formidables des faubourgs. Il dit de marcher et l'on marche ; il dit de mourir et l'on meurt. Viennent les rangs pressés de la ligne, les poitrines élevées des Suisses, les géans de la garde, les têtes d'acier des dragons ; il pousse son torrent de peuple à travers ces digues, les fera plier, les dispersera, les foulera aux pieds, et dira : *C'est bien*.

Il ne connaît pas ses compagnons, il n'a pas le tems de les connaître, car, à chaque instant, les cadres de son armée se désemploient et se renouvellent. Il ne sait pas leurs noms ; mais qu'importe ? il les appelle ; *Mes braves !* Et d'ailleurs on ne sait pas le sien.

Voilà deux jours qu'il n'a pris aucun repos, aucune nourriture ; mais il n'y songe pas, il va toujours. Heureusement l'œuvre est consommée, on en a fini avec la tyrannie. Les pieds de la rue Antoine ont foulé, taché, emporté les tapis du palais ; des figures de citoyens se collent aux vitres des pavillons transparents de Marsan et de Flore, le peuple donne audience ; on boit le vin de la monarchie dans les caves du château.

Et lui maintenant, salué par la foule qui caresse le dos de son cheval, descend dans la cour du Palais-Royal, monte dans les salons où Gérard l'embrasse, où Lafayette le presse sur son cœur !.....

SAINT-CLOUD, 29 JUILLET.

C'était au haut d'un belvédère ; le roi Charles, qui avait jeûné le matin, était contrit et ébahi, morosement accoudé sur une table, et la tête dans les deux mains.

Et lord Polignac était à la fenêtre, un télescope braqué sur Paris.

« Oh ! bonne sainte Vierge, disait le premier, si, par cas fortuit, il advenait que je rentrasse dans ma bonne ville de Paris, je t'élèverais une chapelle avec un dôme de plomb doré. Polignac, mon bon Jules, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois rien que sept à huit polissons de Parisiens que votre garde fustige et flagelle.

— Ma bonne garde ! elle aura du beurre dans ses haricots pendant un mois, pendant deux mois même : il faut qu'un monarque sache faire des sacrifices et se saigner pour ses serviteurs. Jules, mon bon ami, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois rien que quatre cent mille mutins qui osent tirer sur votre garde.

— Grand S.-Barthélemy, patron des Charles, ayez pitié de nous !..... Polignac, le fils de mon amour, ne vois-tu rien venir ?

— Ah ! diable, si fait ! voici flotter sur les Tuileries le drapeau tricolore.

— Polignac, mon enfant, est-ce que l'ogre de Corse est revenu ?

— Non pas que je sache.

— Il doit être bien en colère contre nous. Au fait, nous avons quelques torts. Mais ce peuple malévole, que lui ai-je fait ? Mes prédécesseurs lui en ont fait au moins autant. Polignac, mon bon ami, ne vois-tu rien venir ?

— Les drôles et les nébulons déambulent le susdit drapeau.

— Et que fait ma brave gendarmerie ?

— Il n'y en a plus.

— Et ma garde royale ?

— Il n'en reste guère.

— Et mes Suisses ?

— Ils tirent encore.

— Ils sont payés pour cela. Mais de treize juchés on ne verra pareille chose. Il n'y a plus qu'un moyen de salut ; c'est le ciel qui m'inspire !

— Quel est ce projet ?

— Que les commissaires mettent leurs écharpes.

— Les commissaires sont cachés, et d'ailleurs leurs écharpes sont tricolores.

— Tout est donc perdu ?

— C'est désagréable ; mais nous n'avons pas cédé.

— Écoute, Polignac, mon bon fils, tu es un gredin, et mon plus grand regret est de ne pas t'avoir fait pendre.

— Ils en étaient là de leur conversation amicale, lorsqu'ils entendirent crier en bas : *Morbleu ! sacrébleu !* C'était la duchesse d'Angoulême. Le roi et son ministre devinrent pâles.

— Polignac, mon bon ami, elle va me battre, bien sûr. Elle va me demander ce que je veux faire, et si j'en sais quelque chose.....

— Ni moi.

— J'ai bien une idée.

— Vrai ?

— Parole d'honneur ! Tu sais, on m'a toujours dit qu'il y avait dans mes manières une grâce chevaleresque.

— Oh ! mais alors vous étiez roi de France.

— Eh bien, j'ai envie de prendre le casque et la lance et de me faire chevalier du Temple ou de Malte, de protéger la religion. Tu seras mon écuyer.

Ici des jurons plus énergiques annoncèrent la fille des rois. M. Charles Capet et son homme d'affaires baissèrent timidement les yeux.

INDUSTRIE DES IMPROVISATEURS ITALIENS.
Les mystères de l'art occulte de la poésie spontanée, chez

les Italiens, me furent expliqués de la manière suivante par l'un des adeptes : « J'ai toujours, dit-il, un certain nombre de morceaux convenablement élaborés sur des sujets populaires, tels que la Mort d'Adonis, les Amours de Psyché et de Cupidon, le Sacrifice d'Iphigénie, la Chasteté de Lucrèce, la Mort de César, la Cruauté de Néron, etc., etc. J'ai aussi en réserve une certaine provision de discours pompeux, de descriptions brillantes, que je place facilement dans mes compositions improvisées, et qui servent, par leur éclat, à relever les passages trop faibles ; par exemple, un éloge de Rome, une sortie véhémement contre les passions, la description d'un orage, les charmes du printemps, et d'autres morceaux de ce genre. Cependant la mémoire ne peut pas tenir lieu de tout à un improvisateur ; la présence d'esprit, la vivacité de l'imagination sont indispensables. Une chose qui nous aide beaucoup, c'est la latitude qu'on nous accorde de faire des emprunts aux poètes classiques, sans que ces emprunts nous fassent considérer comme des plagiaires. Je ne puis dire tout le parti que j'ai tiré, dans mes compositions spontanées, de Virgile et d'Horace. Les rimes se présentent facilement dans une langue aussi abondante et aussi flexible que la langue italienne, dont les désinences ont d'ailleurs peu de variété. Rien, au premier abord, ne paraît plus difficile que d'improviser une tragédie, et c'est au contraire la chose la moins épineuse du métier. Ces tragédies improvisées sont modelées sur la forme, ou, si on veut, coulées dans le moule des tragédies classiques. Ce sont toujours des caractères de tyrans, de parens cruels, de héros, d'amans, de confidens. J'ai pour tout ce monde-là des déclarations d'amour toutes faites, des scènes d'adieux, de bénédictions, de malédictions. Avec quelques légers changemens je les adapte sans peine à la circonstance. Quelquefois aussi j'introduis des chœurs dans mes tragédies improvisées, et comme ces chœurs se tiennent dans des généralités, on conçoit que je puisse les préparer à l'avance ; je suis toujours sûr d'en trouver l'emploi. Les *versi sciolti* sont la plus difficile de toutes les poésies spontanées ; c'est l'écueil contre lequel viennent se briser la plupart des improvisateurs. Telles furent les explications candides que me donna l'un des plus habiles improvisateurs de nos jours. Il pensait apparemment qu'il n'y avait pas d'inconvénient à faire connaître à un Anglais les arcanes du métier ; probablement il ne s'apercevait pas de la même manière avec ses compatriotes.

LA MANIÈRE DE PRENDRE LES BAINS A ALGER.

On est d'abord introduit dans un salon très-bien illuminé et couvert de nattes ; on y est déshabillé et couvert de deux serviettes, dont l'une est mise autour du corps en manière de jupon, et l'autre sur les épaules en guise de mantelet. Le baigneur passe de là dans une chambre, où il est exposé à une chaleur douce pour mieux le préparer à la chaleur excessive qu'il doit bientôt éprouver dans le grand salon du bain. Ce dernier est un dôme pavé en marbre blanc, avec plusieurs cabinets tout autour, où l'on est frotté et lavé seul à seul ; l'on sent de suite une chaleur si vive que la sueur perce bientôt les serviettes. On est ensuite conduit dans des cabinets d'une plus douce température : on ôte les serviettes et on vous étend sur un drap blanc, posé sur des carreaux où l'on est ainsi livré à deux nègres robustes. Un genou en terre, ces nègres prennent chacun une jambe et raclent la plante des pieds pour en détruire les callosités ; après cette rude opération, ils s'enveloppent la main d'un morceau de camelot et recommencent à vous frotter de plus belle partout le corps. Pendant cette opération, ils vous inondent d'eau chaude avec de grands vases d'argent, vous mettent la tête sous le robinet pour vous arroser encore d'un déluge d'eau chaude. Ils vous essuient et vous frottent le corps avec une espèce de terre caustique. On subit ensuite une nouvelle ablution, et après ce traitement, ces nègres vous saisissent derrière les épaules, appuient leurs genoux contre les reins et font craquer les os. Enfin on vous fait pirouetter sur les talons plusieurs fois, et on vous fait sortir du cabinet après y être resté une demi-heure environ.

Ceci est le traitement ordinaire ; le seul moyen de l'éviter est de prévenir le maître en entrant sur la manière dont on veut être servi.

— Nos braves patriotes étaient tellement résolus à combattre jusqu'à la mort, que deux jeunes médecins dont nous avons appris les noms, MM. Benjamin Voisin et Nestor Pellassy, ont été obligés d'engager presque une lutte avec des blessés qui, couverts de sang, ne voulaient pas s'arrêter pour être pansés.

— Martainville, qui, par ses sales éloges et ses ignobles injures a augmenté la haine contre le ministère de tout le mépris qu'on lui portait personnellement, se vante aujourd'hui d'avoir par ce moyen hâté sa chute. Il demande une récompense.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Accusation d'incendie contre une fille de 19 ans. — Évanouissement et terreur de l'accusée. — Supplications inutiles pour obtenir des révélations. — Mystère impénétrable.

Depuis plusieurs jours, on annonçait que les débats de cette cause provoqueraient nécessairement des révélations. L'accusée avait avoué son crime, mais en ajoutant qu'elle avait été excitée à le commettre par des individus qui lui avaient donné de l'argent. On avait même prétendu que, si dans les premiers moments, elle n'avait pas désigné ceux qui l'avaient entraînée, c'était parce qu'elle en avait été empêchée par un sentiment religieux, ou par une promesse jurée solennellement.

Ces bruits avaient contribué à augmenter le nombre des auditeurs parmi lesquels on remarquait, dans des places réservées, des dames et des magistrats.

L'accusée est introduite, et aussitôt elle devient l'objet de la plus vive curiosité ; on observe avidement ses traits, sa physionomie ; tout chez cette jeune fille annonce la douceur et la mélancolie ; elle est plongée dans un profond abattement. Voici l'acte d'accusation :

« La veuve Foucaud Dumesnil, âgée de plus de 80 ans, est

locataire à Falaise d'une maison située rue d'Acqueville, appartenant au sieur Maron, et assurée par la compagnie d'assurances mutuelles. Ses plus proches voisins sont les époux Lavache. Il existe dans la cave servant de bûcher une porte de communication entre les deux habitations qui sont contiguës. Cette porte est fixée par de fortes barres de bois, et ne sert jamais de passage. Le 26 mai dernier, vers 4 heures après-midi, la femme Lavache s'aperçut que ses appartements se remplissaient de fumée. Elle fit inutilement des recherches dans toute la maison; elle ne trouva de feu dans aucune cheminée; elle s'empessa d'avertir Mme Foucaud Dumesnil. Celle-ci donna l'ordre à Joséphine Bailleuil, sa servante, d'examiner d'où pouvait provenir la fumée, voir dans le bûcher, lui dit-elle; Joséphine sort et revient à l'instant. Sa maîtresse l'interroge vivement sur ce qu'elle a vu: *Eh bien! s'écrie-t-elle, le feu est-il dans le bûcher?* Oui, répond froidement la servante. Des voisins sont avertis; on pénètre dans la cave; on reconnaît que le feu a été mis à une botte de paille placée contre un tas de bûches. La paille était consumée. La flamme avait déjà allumé l'extrémité des bûches et même des soliveaux auxquels elles touchaient. Il parut évident que, sans les prompts secours qui furent apportés à l'instant même, la maison et celles qui l'avoisinent auraient été complètement incendiées: on constata avec le plus grand soin que la porte d'entrée était la seule issue par laquelle l'incendiaire avait pu s'introduire. Pour y arriver, il avait fallu passer en face de la porte vitrée d'un appartement au rez-de-chaussée, occupé par la dame Dumesnil. Il fut même prouvé que le coupable avait nécessairement dû traverser la maison pour arriver au lieu du crime.

Mme Dumesnil n'avait alors chez elle que Joséphine Bailleuil. Les plus graves soupçons durent s'élever contre cette fille. Elle fut interrogée. Une pièce de 5 fr. avait été vue dans ses mains au moment de son arrestation. Elle prétendit que le fait était faux: des témoins la démentirent. Pressée de déclarer d'où lui provenait cet argent, elle convint que deux hommes bien mis, qu'elle ne connaissait pas, lui avaient le même jour donné dans la rue la somme de 10 fr., en l'engageant à mettre le feu à la maison de sa maîtresse. Ils l'avaient menacée, ajouta-t-elle, si elle n'exécutait pas leurs ordres, de l'en punir en lui donnant la mort. Elle finit par indiquer le lieu où elle avait caché la pièce de 5 fr. que l'on cherchait: elle fut en effet retrouvée; elle présenta en outre ce qui lui restait de la deuxième pièce, qu'elle avait changée le matin en faisant quelques emplettes. Elle réitéra le lendemain et plus tard les mêmes aveux; elle changea ensuite de système: elle prétendit qu'elle avait commis un vol au préjudice de sa maîtresse; qu'elle avait caché une pièce de 5 fr. dans la cave, et que ce fut en cherchant cet argent qu'elle mit le feu par inadvertance à la botte de paille dont elle s'était approchée trop près. Elle ne voulait pas, disait-elle avouer la vérité, le vol lui paraissant un crime plus honteux que l'incendie.

On ne tarda pas à découvrir qu'elle avait fait des dépenses montant à plus de 20 fr.; elle ne put expliquer d'où provenait l'argent qui lui avait servi à les payer. Pressée par de nouveaux interrogatoires, elle est revenue à sa première version, elle prétend seulement avoir reçu 40 fr. au lieu de 10. Mais comme elle avait fait des paiements avant le jour du crime elle est forcée d'avouer qu'elle avait reçu l'argent plus de huit jours auparavant. Tout porte à croire qu'elle connaît les coupables qui l'ont conseillée; mais elle garde sur leur compte le silence le plus absolu.

Lors de son premier interrogatoire, elle fut saisie d'une crise nerveuse; alors elle prononça ces mots: *Va, ne crains rien.* On n'a pu apprendre, au surplus, que cette fille eût des relations intimes avec qui que ce soit; elle passait pour avoir de bonnes mœurs, et menait une conduite régulière.

Les débats étaient à peine commencés, que la fille Bailleuil s'est évanouie; la cour ordonne qu'on la transporte dans un appartement; son avocat l'y accompagne, et là une scène attendrissante succède à l'évanouissement de cette malheureuse. On la conjure de parler; M. le président, qui est appelé, joint ses instances à celles du défenseur; on la supplie de s'expliquer; vains efforts, et sa résolution est inébranlable.

Après plus d'une heure d'interruption, l'audience est reprise; l'accusée verse des larmes; mais elle persiste dans son silence. Un de ses oncles, curé d'une paroisse voisine, lui a fait remettre une lettre où il la conjure au nom de la religion, au nom de l'honneur de sa famille, de nommer ceux qui l'ont entraînée au crime. Elle est restée inflexible à ces prières.

Un autre de ses oncles, vieillard blanchi dans les travaux agricoles, honnête homme et justement estimé, lui adresse une allocution touchante; il se prosterne à ses pieds, et lui promet qu'elle obtiendra sa grâce si elle veut faire des révélations; il invoque tour-à-tour les noms de son vieux père près d'expirer de désespoir, ceux des frères et sœurs de l'accusée, qui sont au nombre de neuf ou dix, et dont l'existence sera flétrie, empoisonnée à jamais, si elle persiste à vouloir mourir sur l'échafaud... Tout est inutile... Elle ne répond que par des sanglots.

Son avocat ne prend la parole que pour tenter un dernier effort auprès d'elle: tout l'auditoire est ému, des larmes coulent de tous les yeux. L'accusée, comme saisie d'un mouvement nerveux porte la main sur l'épaule de son défenseur, et annonce qu'elle veut lui parler; il se penche aussitôt vers elle... L'attention redouble, que va-t-elle dire? *Ah! Monsieur, dit-elle, laissez-moi condamner!*

La condamnation à mort est prononcée contre Joséphine Bailleuil, et elle ne change rien à sa détermination.

Quel ascendant surnaturel a pu faire naître, dans l'âme d'une fille de 19 ans, l'irrévocable résolution de se dévouer à la mort et à l'infamie, plutôt que de dénoncer les instigateurs du crime? Quel genre de fanatisme a pu, jusqu'à ce point, aveugler cette malheureuse, et lui persuader qu'elle commettrait un nouveau crime si elle faisait des révélations?... Puisse la vérité sortir de ce mystérieux abîme!

(Gazette de Tribunaux.)

CONSULAT DE FRANCE A PHILADELPHIE.

SOUSCRIPTION POUR LES BLESSÉS DE PARIS.

Un registre est ouvert au consulat de France à Philadelphie pour recevoir les souscriptions au profit des blessés, veuves et orphelins des journées des 27, 28 et 29 juillet 1830.

Les souscriptions seront reçues à la chancellerie du consulat N° 188 Spruce-street, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à deux.

Le montant de chaque souscription sera inscrit sur le registre, et l'emplacement sera signé du souscripteur, s'il le désire. S'il veut garder l'anonymat, l'inscription sera faite et signée par le consul ou le chancelier.

Les fonds seront remis à la caisse municipale de Paris par l'entremise du ministère de l'intérieur, et cet envoi sera appuyé d'une liste nominative. La comptabilité de cette souscription sera toujours ouverte à l'inspection de tout souscripteur qui le demandera, et publiée en tems et lieu dans les journaux. Philadelphie, le 4 octobre, 1830.

S. DANNERY, Consul de France.

ANNONCES.

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEU DI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Octobre 6, extra class,	\$25,000,	prix du billet, 5.
13, do do.	\$25,000, \$20,000, 10,000,	
	\$5,000, 50 de 1000, 65 de 500.	10

** Sylvester a vendu dans la loterie de jeudi dernier, le gros lot de \$10,000.

AUX FAMILLES FRANÇAISES.

Un jeune homme désire obtenir une chambre agréable, non garnie, avec le déjeuner et le thé dans une famille française, dans l'intention de parler la langue française. Une situation dans ou près de Broadway, au-dessus de Chamber street, sera préférée. Adresser au bureau du New-York American, à Mr. A. T. V. un billet désignant la situation et le prix. 64-2 f

École élémentaire Anglo-Française du premier degré.

M. et Mme ROSTAN ont ouvert, le 27 septembre dernier, une École élémentaire Anglo-Française pour les enfants des deux sexes, âgés de moins de sept ans. L'instruction, les principes et les exercices sont les mêmes que ceux des INFANT SCHOOLS; les enfants y sont instruits simultanément dans les deux langues. Termes, \$6 par trimestre, payables d'avance. Nassau street, No. 44, près Liberty street. * * * M. J. C. ROSTAN donne des leçons soit en classe, soit en particulier. 64-3 f

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter. Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère:

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens,	
	J. W. Francis,	
	J. J. Graves,	
à Philadelphie "	R. Laroche,	
	Thos. Harris,	
	Samuel Baker,	Professeurs
à Baltimore "	R. W. Hall,	de l'université
	V. Potter, etc.	de Maryland

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
3	Havre,	Keene.	10 " 10 " 10 "
2	Chs. Carroll.	Clark.	20 " 20 " 20 "
1	Ed. Quesnel.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
3	Henri IV.	J. B. Pell.	10 " 10 " 10 "
2	France.	E Funk.	20 " 20 " 20 "
1	Sully.	Macy.	1 ^{er} avril. 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
3	François Ir.	Skiddy.	10 " 10 " 10 "
2	Erie.	J. Funk.	20 " 20 " 20 "
1	Formosa.	Orne.	1 ^{er} mai. 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
3	De Rham.	Depeyster.	10 " 10 " 10 "
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 " 20 " 20 "

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'aîné. Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie., agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabrications. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

JOHN B. MEYER & Cie. ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils viennent de prendre un magasin, No. 364 Broadway, au coin de Franklin street. On y trouvera constamment, en gros et en détail, toute qualité de Vins de Bordeaux, Madère, Oporto, Ténériffe, Sherry, ainsi que du Genièvre de Hollande, Rhum de la Jamaïque, Eau-de-Vie de Cognac, Shrub, Whiskey, etc., etc., aux prix les plus modérés. 61-6 f

A VENDRE au No. 42 Exchange-Place. — Bon vin vieux en bouteille, en caisses de 3 douzaine chaque, contenant 1 douz Côte Rotie, 1 douz. Hermitage Rouge, 1 douz. Hermitage Blanc. 63-6t.

DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des États-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110. 61-1 f

Très beau Papier de Poste français à vendre chez A. THOISNIER DESPLACES, 32 Exchange-place.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement:

ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et Mme ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur École de Danse rouvrira le 2 octobre.

Prix par quartier \$12, et \$5 d'entrée pour les commençants. Ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 63-8 f

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout postiche en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité: étant habitué de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas: le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44-6m

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandise, bagage, etc.; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

M. DA PONTE (Broadway, No. 342,) ouvrira sa classe italienne, française et espagnole, le 1^{er} octobre prochain. Lui et sa famille se chargent de l'enseignement de la langue italienne; M. Ismar, Français de naissance, qui a résidé plusieurs années dans des pays espagnols et dont les connaissances et le zèle promettent d'heureux résultats, enseignera le français et l'espagnol. Les commençants auront la faculté de jouir jusqu'au 1^{er} octobre prochain de trois leçons gratuites par semaine.

Prix du trimestre pour les trois langues. \$12 } payables
" " pour l'espagnol et le français. 10 }
" " pour chacune de ces deux langues. 8 } d'avance.

Chez M. Da Ponte il y a deux chambres à louer et l'on pourrait y avoir également la table. Les pensionnaires auront l'avantage de se perfectionner dans les susdites langues, qu'on parle continuellement dans la maison. 58-1 f

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street. BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque tems, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10-6 m

AVIS.

M. SEGURA, professeur de musique, a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a définitivement fixé sa résidence à New-York. Il se propose de donner des leçons de guitare, de violon, et d'accompagnement sur le piano.

S'adresser, pour les conditions, à M. Segura, chez M. Etienne, No. 31 Howard-street. — 57.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de le lire. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 centes pour chacune des fois suivantes.